Barbarie, qui maintenant fait sourire ma pauvre petite malade, serait venu narguer ma douleur !

" Bébé n'a plus bobo, papa," me dit alors ma petite chérie d'une voix plus assurée.

A ce moment, ma petite femme s'éveilla et, ne me trouvant pas auprès d'elle, se dressa tout effrayée sur son séant.

" Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? " cria-t-elle en se penchant vers le petit lit.

Quand son regard tomba sur nous, bébé la regardait en souriant, et lui tendant ses petites menottes :

" Bébé plus bobo, maman," lui dit-elle.

Je lui portai dans le lit la petite chérie, qui s'enfonça entre nos deux oreillers.

—Tu ne t'es pas couché, dis ! me demanda-t-elle, en ouvrant de grands yeux effrayés ; elle a donc été bien malade ?

—Non, chérie ; mais j'ai eu un peu peur.

J'entendais déjà du bruit dans la maison, et je sonnai pour faire mander le docteur.

" Viens dodo," petit papa, me dit ma petite convalescente en se faisant son nid près de sa mère.

Je roulai le canapé près du lit, et m'arrangeant là, je pris la main de ma femme qui pendait sur le drap.

—Repose-toi, mon ami, je vais veiller, me dit-elle, les yeux humides.

—...C'est égal, j'ai eu bien peur ! lui dis-je après un instant en baisant sa petite main fine ;—et j'éclatai en sanglots.

" Pauvre ami ! "

Je dormis jusqu'à la visite du docteur.

F. GÉNISSIEU.

LA GUERRE DU TRANSVAAL.—TOMBE DU GÉNÉRAL WAUCHOPE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

FRÉDÉGONDE

Elle se croyait belle depuis son enfance et l'était aussi. C'était plutôt de l'avoir entendu dire souvent sur ses pas, qu'elle avait acquis cette persuasion. Car tous ceux qui la rencontraient, frappés d'admiration, ne pouvaient manquer de s'écrier : Qu'elle est belle ! Blonde et grande était Frédégonde, dans ses vingt printemps. Il faudrait un expert en prosographie pour vous la décrire telle qu'elle était alors. Figurez-vous donc une jeune personne d'une beauté extraordinaire, comme vous savez en imaginer, parfois.

Fiers de leur enfant déjà trop orgueilleuse, M. B..., riche marchand, le père, et Mme B..., la mère, voulurent lui donner une éducation dans un des premiers pensionnats, où l'orgueil s'enracinant et grandissant davantage, elle eut, bientôt, sur ses compagnes un ascendant encore dû à sa beauté. Quel empire procure une belle figure ! Gâtée, dominante, elles les soumettait à tous ses caprices. Entêtée, insoumise, elle riait des conseils de ses maitresses, si bien qu'à sa sortie du couvent, après plusieurs années, son instruction était bien imparfaite et son caractère n'était point formé. Ses gestes extravagants et ses paroles affectées rappelaient les *Précieuses ridicules* de Molière.

Quel horizon attrayant se dessinait devant ses yeux et la fascinait ! Dans le monde, c'était pour cette pédante trop d'humiliation de visiter certaines de ses compagnes dont la vie était plus modeste que la sienne. Quant aux jeunes filles qui avaient fréquenté l'école du village avec elle, il ne lui fallait même pas les saluer. La pieuse Juliette dont le père était sellier, la gentille et intelligente Gertrude et la douce Joséphine toutes d'eux filles d'un fermier, qui avaient été si bonnes pour Frédégonde en pension, durent subir, en dehors, les airs hautains de cette mondaine. La jolie brune, Berthe, qui tout enfant s'était trouvée assise à ses côtés, sur le même banc, à l'école, la contemplait comme une reine et ne s'offensait pas de ne plus recevoir ses saluts.

M. B... et Mme B... ne pouvaient jamais assez lui prodiguer de promenades et de réceptions. Sa souveraine beauté de vingt ans faisait oublier aux jeunes gens son caractère défectueux. Ambitieuse, intrigante, insatiable, dans les bals, dans les piques-niques, elle ravissait les courtisans des autres. C'était un triomphe sans égal. Ses succès l'enivraient. Six prétendus prétendants tournaient autour de cette Vénus, après avoir fait la cour à des demoiselles plus sages et plus vertueuses. Michel, le fils d'un métayer, paysan de vingt cinq ans, lourd, au teint fortement coloré, aux cheveux roux, crépus, un peu bénêt, amoureux fou lui-même, ne se tenait à l'écart que par la peur de ces gros messieurs. Complimentée, flattée, dans le tourbillon des fêtes, des danses, deux années s'écoulèrent pour Frédégonde, rapides comme l'eau qui coule ici sur le lit du Saint-Laurent...

M. Gaston D... ne paraissait plus au jour habituel. Ses études terminées, il avait voulu contracter mariage et avait demandé la main de Mlle Juliette. M. Jules M..., le fils du notaire, brillait aussi par une absence prolongée. Le curé du village publiait son union avec Mlle Gertrude. M. Jean B..., récemment admis à la pratique de la médecine, convolait avec Mlle Joséphine avant d'aller établir ses pénates dans une petite ville voisine. Quant au superbe parti, celui sur lequel Frédégonde avait le plus compté, qu'elle eût préféré entre tous, M. Valérien C..., ce beau grand garçon, fils d'un riche négociant de renom, homme d'entreprise lui-même, attiré, gagné par les charmes réels d'un noble caractère et d'un amour profond, il épousait... vous ne devineriez pas qui ? il épousait Berthe, la petite écolière qui n'avait pas été jugée digne des regards de sa trop fière compagne... Si la beauté n'est unie à la vertu, aux yeux d'un homme sage quelle valeur a-telle ?

Désillusions sur désillusions ! Y avait-il de quoi tourner la tête ? Insensés ! Mésalliances ! criait la délaissée dans son dépit. Mais vains regrets !

Tout son désenchantement parut sur ses traits. Rien ne fait vieillir une fille comme la vanité, les ambitions exagérées, les rivalités, les jalousies. Des rides se creusèrent bientôt sur cette figure si belle autrefois, se lèvre prit un pli amer, ses sourcils se froncèrent, son teint rose devint jaune et les deux vieux célibataires bien gentils certes ! bien encore, l'abandonnèrent tout-à-fait pour recueillir les doux regards et les sourires des jolies fillettes.

Ce que constatant Michel, le persévérant amoureux, on le vit un jour faire sa toilette, se brosser, s'ajuster une cravate et prendre le chemin qui menait à la ville. Après avoir, frappé à la porte de la cuisine, il entra, obtint de voir le père de sa bien-aimée, et lui demanda la main de sa fille.

O savante ironie du sort !

Quel âge a Frédégonde aujourd'hui ? La rigueur de son martyre l'a desséchée, courbée, sans la tuer. Ses cheveux sont presque tout blancs, on lui donnerait quarante ans, pourtant elle en est encore loin. Le temps des conquêtes est passé. La fortune ne lui sourit plus. Juste punition d'un coupable orgueil.

Vieille fille malgré elle : c'est moins désopilant que *Médecin malgré lui !*

Augustin Lellis

LA LÉGENDE DU TRAVAIL

Un jour, le Sauveur du monde partit de Jérusalem avec ses disciples, pour aller prêcher la vérité dans le reste de la Judée. Comme ils devaient traverser une contrée sablonneuse et déserte, Jésus recommanda à chacun de prendre sous son bras une grosse pierre sur laquelle il pût au besoin reposer sa tête en dormant. Tous obéirent, mais saint Pierre, trouvant la charge trop lourde, ne se munit que d'un petit caillou.

L'heure du repos étant venue, le Sauveur fit asseoir les disciples et leur dit :

—Avant de dormir, il serait bon de manger.

—Mais que mangerons-nous, Maître, car nous n'avons rien apporté ?

Jésus, alors, étendit la main ; soudain, les pierres qu'avaient apportées les disciples furent changées en autant de pains de la même grosseur.

Et le Seigneur dit :

—Que chacun mange selon ce qu'il a.

Or, l'un des douze, celui qui avait épargné sa peine, ne se trouvait possesseur que d'un petit morceau de pain pouvant suffire au repas d'un oiseau.

—Maître, fit-il, que mangerai-je, moi ?

—Eh ! lui répondit Jésus, que n'avais-tu pris une grosse pierre ; tu aurais maintenant un gros pain. A chacun selon ses œuvres et selon ses peines : souviens-toi de cette parole.

Saint Pierre eût enduré la faim si les autres apôtres ne lui eussent donné de leur pain.

—J'ai mangé, dit-il, le pain de la charité au lieu du pain gagné par le travail. Si la charité m'avait fait défaut, je n'aurais pas eu de pain et je pouvais mourir.

Et il répéta la parole du Maître : " A chacun selon ses œuvres et selon ses peines."

Le rôle des femmes, dans la politique, c'est de calmer les ressentiments si variés des hommes, en ramenant leur esprit à la sainte pensée du foyer et de la famille dont la femme est gardienne, et qui doit dominer tous les systèmes politiques, quels qu'ils soient.

—OCTAVE FEUILLET.